Première Année. - N° 10 15 Juillet 1921

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY *Secrétaire de la Rédaction :* Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements : 5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e^

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements : 5 francs par an

Affiche apposée il y a un an sur les murs de Varsovie, lors de la ruée bolchevique sur la Pologne. Le texte polonais est un appel aux armes :

L'ennemi est aux frontières de la patrie !

Enrôle-toi dans l'armée nationale !

On doit se souvenir de la réponse magnifique que lui fit le peuple polonais. Même les écoliers se présentèrent aux bureaux d'enrôlement.

NOTRE PÉTITION

pour le respect des droits polonais

EN HAUTE-SILÉSIE

* * * * *

RÉSULTATS (Suite)

Ont déclaré s'associer sans restriction aux « Amis de la Pologne » pour réclamer le respect des droits indiscutables de la Pologne sur la région industrielle de la Haute-Silésie :

L'UNION DES JEUNESSES REPUBLICAINES DE FRANCE ;

LES DEMOBILISES DE LA GRANDE GUERRE DE LA HAUTE-GARONNE, au nombre de 500;

LE 216e BUREAU DES PREVOYANTS DE L'AVENIR, au nom de ses 3.775 adhérents ;

L'ASSOCIATION DE SPORTS ATHLETIQUES DU LYCEE HOCHE, à Versailles, au nom de ses 400 membres ;

L'UNION DES GRANDES ASSOCIATIONS POUR L'EXPANSION NATIONALE, section du Loiret ;

LA BIGOURDANE (Société de gymnastique, de tir et de préparation militaire), au nom de ses 300 membres ;

L'ASSOCIATION DU PATRONAGE SAINT-JOSEPH DES OUVRIERS ET APPRENTIS DE TARBES, au nom de ses 60 membres ;

L'ALSACIENNE, de Carcassonne (Société de gymnastique), au nom de ses 100 adhérents ;

LA SOCIETE DE PROTECTION MUTUELLE ET DE RETRAITES DES VOYAGEURS DE COMMERCE DE LA VILLE DE TOULOUSE ET DU SUD-OUEST, au nom de ses 955 adhérents ;

LA SOCIETE D'HORTICULTURE DE LA HAUTE-GARONNE ;

L'UNION DES PROPRIETAIRES DE LA HAUTE-GARONNE, au nom de ses 3.300 adhérents ;

LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE DE TOULOUSE, au nom de ses 400 adhérents ;

L'ASSOCIATION J.-B. DE LA SALLE, au nom de ses 650 membres ;

LE COMITE DE PATRONAGE DE L'ECOLE MICHELET, à Toulouse ;

LA PAIX SOCIALE, au nom de ses 3.500 adhérents ;

L'ASSOCIATION DES HOMMES CHRETIENS DE TOULOUSE, au nom de ses 1.400 membres ;

L'AMICALE DES INSTITUTEURS LIBRES DE TOULOUSE ET DE LA REGION, au nom de ses 150 membres ;

LE SYNDICAT AGRICOLE DU CANTON DE RIEZ (Basses-Alpes), au nom de ses 75 adhérents ;

LES JARDINS OUVRIERS DE REIMS, au nom de leurs 80 adhérents et de leurs 60 familles ouvrières.

En outre, certaines sections des grandes Associations qui se sont déjà jointes aux « Amis de la Pologne » ont tenu à confirmer l'adhésion de l'ensemble de la Société par leurs adhésions particulières. Telles :

LA SECTION DE TOULOUSE DE L'UNION NATIONALE DES COMBATTANTS ;
LA SECTION ORLEANAISE DE LA LIGUE FRANÇAISE ;
LA SECTION DES SABLES-D'OLONNE de la même Ligue ;
LA SECTION DE SAINT-PIERRE DE MONTROUGE DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE, etc.

LES SIGNATURES INDIVIDUELLES

Les listes de signatures individuelles continuent à affluer à nos bureaux.
En tête de l'une d'elles, nous avons relevé le nom de M. RAYMOND POINCARÉ.
Il nous a en été envoyé de :

L'ALLIANCE FRANÇAISE ;
L'ECOLE DE MEDECINE ;
LE LYCEE HENRI-IV ;
L'ECOLE NATIONALE D'HORLOGERIE DE CLUSES ;
L'ECOLE SUPERIEURE DE COMMERCE DU HAVRE ;
L'ECOLE TECHNIQUE MUNICIPALE DE LYON ;
L'ECOLE DESCARTES ;
L'ECOLE ALSACIENNE ;
LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE ;

LES ECOLES NORMALES D'ALENÇON, MELUN, CHATEAUROUX, NANCY, LYON, COMMERCY, AVIGNON ;

LES LYCEES DE TOURNON, BAYONNE, ROUEN, GAP, NANCY, ANGERS, MONTAUBAN, TOURS, AVIGNON ;

LES COLLEGES D'ALAIS, EVREUX, BOULOGNE-SUR-MER, BETHUNE, POITIERS, MILLAU, VILLENEUVE-SUR-LOT, MORLAIX ;

LES MUNICIPALITES DE CREST (DROME), PESSAC, CAUDERAN (GIRONDE), SAINT-RAMBERT, LES SABLES-D'OLONNE, PORT-LOUIS (MORBIHAN), SAINT-LUCIEN, CROUY, NOLLEVAL, LA FEUILLEE (SEINE-INFERIEURE), VILLEMONBLE, LE SEL (ILLE-ET-VILAINE), etc.

⁂ ⁂ ⁂

Notre pétition a duré six semaines, et, en ce temps si court, elle a recueilli les adhésions, soit individuelles soit collectives, de plusieurs millions de Français, de tous les partis, de toutes les classes.

Pour ceux qui ne veulent pas systématiquement rester sourds, la France a parlé.

On ne peut pas méconnaître son arrêt. Cette France si patiente dans la lutte, si conciliante dans le pénible règlement des comptes, la nation la plus méritante et la plus sacrifiée, cette France ne supporterait pas sans révolte l'iniquité qui livrerait à l'Allemagne la Haute-Silésie, arsenal de guerre, — la Haute-Silésie, terre polonaise.

LES AMIS DE LA POLOGNE

SOMMAIRE

Notre Pétition pour le respect des droits polonais en Haute-Silésie. — *Résultats.* (Suite).
Un vœu de Jeunes Filles. — FREDRO.
Les Emigrés polonais de 1830. — J. BOUIC-GASZTOWTT.
Arthur Grottger. — L. ZAWADZINSKA.
Mariette et les Gnomes. — M. KONOPNICKA.
Apprenez le Polonais !
Notre Action. — Nos envois de livres en Pologne. — Pour la Croix-Rouge Polonaise. — Nos Conférences. — Des cadeaux de Pologne. — Divers.

LES ÉMIGRÉS POLONAIS

de 1830

Nous sommes fiers et heureux de compter parmi nos collaborateurs, Mme Bouic-Gasztowtt, la digne fille du grand patriote dont le nom a toujours été le synonyme d'honneur intransigeant, de foi ardente et de labeur inlassable. Personne mieux que la fille de « Syn Emigranta » (le fils de l'Emigré) ne pourra mieux retracer à nos lecteurs la vie des proscrits polonais en France.

Polonais ! ce mot si souvent répété dans les journaux depuis quelques années, si souvent prononcé dans les discours politiques, les conférences littéraires, les conversations, éveillait aussi puissamment, il y a quatre-vingt-dix ans, tous les échos de France.

Après la chute de l'insurrection du 29 novembre 1830, dont les péripéties avaient excité son intérêt et son angoisse, le peuple français s'apprête à recevoir les proscrits, les survivants écrasés mais non domptés, spoliés mais non abaissés, dépouillés de tout, et pourtant si riches de gloire et d'espérance !

Etait-ce simplement du sentiment, du romantisme, cet intérêt passionné d'une Nation tout entière pour des vaincus ne représentant aucun Etat officiel, aucune puissance matérielle, aucune aide éventuelle ? Nous ne le pensons pas. Le bon sens du peuple français ne s'y était pas trompé. De même que de nos jours, les « Amis de la Pologne », au souci de l'intérêt national bien compris joignent, dans leurs manifestations, la sincérité d'une affection idéale pour la Nation Sœur, de même, alors, dans ces proscrits que sa générosité lui faisait accueillir si chaleureusement, la population tout entière devinait une force réelle qui devait revivre; elle entrevoyait déjà les *alliés naturels* que sont maintenant, d'une façon effective, leurs descendants pour les siens.

De leur côté, ces jeunes exilés, appartenant presque tous aux classes intellectuelles et fortunées, qui avaient abandonné, à l'appel de la Patrie, famille, biens, souvent même des études non terminées, ne venaient pas en France pour y chercher la sécurité, la fortune, un bien-être stable ; tous pensaient retourner bientôt *là-bas*, pour y combattre encore ; mais ils voulaient, durant ce temps d'épreuve, protester auprès des nations contre l'iniquité dont la leur était victime, certains que le jour de la justice viendrait. Toutes les grandes prophéties des poètes polonais, si étonnamment accomplies de nos jours, sont parties de France, mais ce n'étaient pas seulement les génies inspirés qui sentaient et parlaient ainsi — le moindre des membres de cette émigration était intimement convaincu de la victoire finale nécessaire, inévitable de la Pologne. Ces croyants, qui subordonnaient tout à leur foi, étaient en même temps des clairvoyants — ils distinguaient, dans leur nuit, toutes les radieuses réalisations de l'avenir. Seulement, hélas ! au début, ils pensaient qu'ils en seraient témoins ! ils n'avaient pas prévu ce long exil — où ils se sont tous épuisés — sans avoir pu pénétrer dans leur Terre promise.

Cependant, comme l'a fort bien dit, le 29 novembre, M. Patek, alors ministre de Pologne à Prague, ces combattants, ces émigrés de 1830 ont été les *semeurs* de la moisson qui mûrit de nos jours en Pologne. Et comme l'a éloquemment répété cette année à l'église polonaise de l'Assomption, Mgr Teodorowicz, archevêque de Lwow (rite arménien) : ils commençaient à préparer cette alliance franco-polonaise dont nous avons salué l'accomplissement historique lors du voyage à Paris du maréchal Joseph Pilsudski, chef de l'Etat polonais.

Les réfugiés polonais (on les appelait ainsi au début, et ce nom leur est officiellement resté) arrivaient par deux voies différentes. Les uns ayant traversé l'Allemagne, entraient en France par l'Alsace et la Lorraine, où beaucoup devaient se fixer plus tard ; d'autres embarqués à Gdansk (Dantzig) sur de mauvais bateaux à voiles, durent naviguer péniblement pendant plus de six mois avant d'aborder aux rivages de France, ou, plus exactement, à l'île d'Oléron, car la terre ferme leur fut interdite pendant un certain temps.

En effet, les autorités se montrèrent tout d'abord hésitantes, trop prudentes, effrayées des suites possibles de ces arrivées : tant de jeunes exaltés reçus par une population encore effervescente. Mais, en somme, la France leur fit une réception digne d'elle et digne d'eux. Des raisons diverses l'y poussaient.

La jeunesse française de l'époque voyait en eux des frères enflammés de son propre idéal et tout enivrés de liberté et de poésie. La masse de la population savait que leur lutte héroïque *avait empêché la marche des armées russes sur Paris*. Ceux qui venaient de combattre

Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France,

comme le chantait la Varsovienne de Casimir Delavigne, s'ils n'avaient pas réussi à délivrer leur Patrie, venaient très évidemment de sauver la France d'un péril dont les suites eussent été incalculables.

Enfin, nombreux étaient encore les vétérans du premier Empire, qui retrouvaient dans les réfugiés les fils de leurs anciens compagnons d'armes. Ceux-là avaient admiré par eux-mêmes la bravoure et la fidélité des légions polonaises, des chevau-légers, de l'armée du Duché de Varsovie. Ils connaissaient mieux que M. Thiers l'exploit inouï des escadrons polonais aux défilés de Somo-Sierra; ils n'avaient oublié ni la mort de Poniatowski ni la persévérance des derniers défenseurs de Paris à la barrière Clichy.

A cette reconnaissance nationale s'en ajoutaient beaucoup de particulières. Les Français qui avaient combattu en Pologne, qui y avaient connu l'incomparable hospitalité de toutes les classes de la nation, ne devaient pas en perdre de sitôt le souvenir. Bien longtemps après, un *propriétaire* parisien (qui le croirait?) insistait pour conserver dans son immeuble (c'est le terme consacré!) une famille de réfugiés qui désirait se restreindre. « Vous ne paierez que ce que vous voudrez, leur disait-il, *j'ai si bien été reçu dans votre pays!* » Ce brave homme avait eu les pieds gelés pendant la retraite de Russie, il s'appelait M. Mauduit. Son nom mérite d'être conservé.

Après les premières effusions populaires, dont mainte gravure, mainte poésie du temps nous ont retracé l'ardente sincérité, les arrivants rencontrèrent l'aide matérielle qui leur était si nécessaire. Ils se virent faciliter la continuation de leurs études, l'accès aux carrières libérales, aux administrations. Car il fallait vivre, en attendant le grand appel aux armes, et ces idéalistes qui subordonnaient tout à un espoir invraisemblable aux yeux de la froide raison (elle a toujours si courte vue!), surent cependant merveilleusement se plier aux nécessités de la vie pratique, au dur travail de chaque jour, dans un pays si nouveau pour eux, dans des conditions si différentes de celles où ils s'étaient trouvés jusqu'alors. Les autorités françaises durent bientôt reconnaître que ces fougueux insurgés savaient respecter les lois du pays hospitalier qui les avait accueillis. Elles se départirent peu à peu de leur rigueur première (interdiction de séjourner dans certaines villes — surtout Paris — groupement dans les *dépôts*, et autres précautions administratives bien superflues). En effet, quelles qu'aient été la vivacité de leurs opinions politiques et les discussions passionnées qu'ils avaient entre eux, les réfugiés polonais, à de très rares exceptions près, eurent le tact de ne pas s'immiscer dans les luttes politiques françaises — ce qui leur valut, d'ailleurs, d'avoir des sympathies dans tous les camps. Parmi les Amis de la Pologne les plus ardents d'alors, nous voyons Michelet à côté de Montalembert. Toutes les élites étaient pour eux.

Les années s'écoulaient — l'espoir demeurait invincible, mais sa réalisation n'apparaissait pas encore. Les émigrés, pourvus de moyens d'existence, durent envisager la perspective d'un long séjour en France, et par conséquent la nécessité de se créer des foyers domestiques. De là ces unions avec des Françaises, dont nous parlerons une autre fois.

J. Bouic-Gasztowtt.

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

Gustave l'étourdi et le larmoyant Albin font la cour à Angélique et à Clara. Mais les deux jeunes filles font serment de haïr les hommes et de ne jamais se marier.

Clara. — Que dis-tu de M. Gustave, notre bijou de Varsovie?

Angélique. — Oh! celui là ne se donne même pas la peine de rien feindre avec nous!

Clara. — S'il dit un mot, c'est déjà une grande grâce!

Angélique. — Il veut se marier parce qu'il lui arrive de s'ennuyer. Mes oreilles, au moins, n'auront pas à souffrir de ses gémissements!

Clara. — Pour moi, cela ne m'arrangerait pas : que tous ceux qui se mêlent d'aimer trouvent leur châtiment dans l'amour même.

Angélique. — Ah! si l'on pouvait croire à l'amour, y aurait-il plus grand bonheur au monde?

Clara. — Nous éprouvions ce bonheur autrefois, tu te rappelles, quand nous lisions...

Angélique. — Je ne me rappelle plus rien. Dès qu'on touche à ce sujet, ma tête n'y est plus.

SCENE VIII

Mme Dobroyska. — Angélique. — Clara. — Albin.

(*Albin s'appuie sur une table et fixe en soupirant des yeux mélancoliques sur Clara.*)

Mme Dobroyska (*survenant et s'adressant à Albin*). — Qui s'aime se querelle; c'est un vieux proverbe.

Clara (*baisant la main de sa tante*). — Ma bonne tante s'est donc querellée?

Mme Debroyska. — Qu'est-ce qui te passe par la tête?

Clara. — Mais rien!

Mme DOBROYSKA. — Oh! je ne me trompe pas.

CLARA. — Quoi donc?

ANGÉLIQUE. — Mais je t'assure, maman, que Clara est souvent très raisonnable.

CLARA. — Angélique aussi.

ANGÉLIQUE. — Nous sommes toujours d'accord.

CLARA. — Nous nous donnons mutuellement des conseils.

Mme DOBROYSKA. — Eh bien! puisque voilà deux fortes têtes qui tiennent conseil, j'espère que la raisonnable Clara fera remarquer à la raisonnable Angélique que la politesse n'est de trop nulle part, et surtout dans la maison de ses parents; et Angélique à son tour fera comprendre à Clara qu'on peut être indifférente sans être railleuse.

CLARA (*faisant une révérence à Albin*). — Mille remerciements, Monsieur Albin!

ANGÉLIQUE. — Faut-il donc que je fasse la cour à M. Gustave?

Mme DOBROYSKA. — Non, mais vous pouvez vous dispenser de lui montrer votre mauvaise humeur.

(*Mme Dobroyska et Angélique se placent près d'une table et commencent à travailler.*)

ANGÉLIQUE. — M. Gustave ne nous voit même pas.

CLARA. — Il est aveugle et muet.

ANGÉLIQUE. — Dois-je le supplier d'avoir un peu plus de bonté pour moi?

CLARA. — Devons-nous jaser lorsqu'il se tait, l'amuser lorsqu'il s'ennuie?

ANGÉLIQUE (*avec ironie*). — Et puis quel amusement peut offrir la province?

CLARA. — Quelle conversation peut-on avoir avec des campagnardes?

ANGÉLIQUE. — Il faut se rejeter sur la pluie et le beau temps.

CLARA. — L'esprit de la capitale nous éblouirait peut-être.

ANGÉLIQUE. — Aussi, par pitié, le couvre-t-il d'un voile épais.

CLARA. — C'est encore par pitié qu'il songe, bien qu'à moitié endormi, à se choisir une femme.

Mme DOBROYSKA. — Je sais, mes belles dames, que vous croirez avoir raison, parce que vous avez parlé plus que moi.

ANGÉLIQUE. — Mais, chère maman, que devons-nous faire enfin?

CLARA. — Lorsque, étendu nonchalemment sur un sofa, M. Gustave entr'ouvre à peine les lèvres, et dort encore d'un œil, devons-nous chanter à ses pieds quelque ariette légère, ou danser autour de lui, une guirlande à la main?

(*En disant cela, elle fait quelques pirouettes, un mouchoir à la main. Albin se précipite sur un fauteuil, qui lui paraît être sur le chemin de Clara.*)

ALBIN. — Ah! Dieu!

CLARA. — Quoi?

ALBIN. — Ce fauteuil aurait pu...

CLARA (*en colère*). — Je vois qu'avec vous, Monsieur, on n'a pas même la liberté de se heurter contre une chaise!

ALBIN. — Hélas!

ANGÉLIQUE (*à sa mère*). — Clara n'a-t-elle pas raison?

Mme DOBROYSKA (*en riant*). — Ce sont des riens... Mais, je vous le répète, ce n'est pas par des ariettes et des pas de ballets, mais par la politesse et la modestie, que vous parviendrez à plaire

CLARA (*avec ironie*). — Certainement. N'y-a-t-il pas ici un tribunal suprême qui saura prononcer sur notre mérite? Radoste, Albin, Gustave, voilà bien trois hommes; c'est d'après les lois humaines, tout ce qu'il faut pour porter un jugement suprême. Notre raison féminine, faible don des cieux, qui n'ose même se mesurer avec la raison des hommes, à quoi pourrait-elle leur servir, à eux, arbitres de l'honneur, maîtres de l'univers, et trésoriers de toute sagesse? Nos sentiments même ne sauraient jamais s'élever à la hauteur de l'âme sublime des hommes et seraient toujours à leurs yeux entachés de l'imperfection originelle!

Mme DOBROYSKA. — Il ne faut pas s'effrayer toujours de ce qui peut nous effrayer quelquefois. Les hommes ont leurs défauts comme les femmes; le bon sens ne reconnaîtra de supériorité qu'à celui des deux sexes qui sera le plus sévère pour soi et le plus indulgent envers l'autre.

SCENE IX

Mme DOBROYSKA. — ANGÉLIQUE. — CLARA. — ALBIN. — GUSTAVE.

(*Les dames sont assises auprès de la table à ouvrage; Gustave, après les avoir saluées, s'assied un peu en avant d'elles, presque au milieu de la scène; il paraît distrait et préoccupé par sa toilette.*)

GUSTAVE. — Enfin, la pluie a cessé, le ciel s'éclaircit.

CLARA. — En effet, le temps devient très beau. (*A Angélique*). J'espère que j'amuse mon monde très bien; à ton tour, Angélique.

Mme DOBROYSKA (*avec humeur, à Clara*). — Tu recommences déjà? (*à Gustave*) Mais Albin faisait observer qu'il y a de nouveaux nuages qui menacent.

ALBIN. — Pour moi, il y a toujours des nuages, même de sombres nuages, et toutes mes espérances s'éteignent, dès que je vois Clara se réjouissant de ma tristesse...

CLARA (*avec humeur*). — Mais je ne me réjouis pas du tout; je suis plutôt triste aussi...

GUSTAVE (*d'un air distrait*). — Ces dames travaillent?

CLARA. — Les hommes font peu de cas de ces travaux; c'est là cependant notre meilleure défense contre l'ennui de la campagne.

Mme DOBROYSKA (*à Clara*). — Tu t'ennuies?

CLARA. — S'agit-il donc de moi?

GUSTAVE. — C'est avouer sa faiblesse que de songer à se défendre.

CLARA. — Faut-il donc ne penser qu'à soi seul.?

GUSTAVE (*jetant un regard sur Albin*). — Oui, il faut aussi penser à ses proches; c'est fort bien.

CLARA (*en s'animant*). — Proche ou non, chacun peut s'ennuyer.

ANGÉLIQUE (*à part à Clara*). — Brise là-dessus, de grâce!

GUSTAVE (*toujours d'un ton insouciant*). — C'est donc un conseil qui s'adresse à tout le monde?

CLARA. — Il n'y a jamais assez de bons conseils...

GUSTAVE (*l'interrompant*). — ...pour les enfants gâtés.

CLARA. — Je vois de quel côté il faut que je me retourne.

GUSTAVE. — Du côté de votre miroir?

Mme DOBROYSKA. — Clara ne saurait engager une conversation calme. Le moindre souffle l'anime à l'excès.

GUSTAVE. — Je vous assure, Madame, que cela m'amuse assez.

CLARA (*piquée au vif*). — Quoi! Vraiment! Ah! Je n'aurais jamais deviné que mes discours pussent produire un miracle! (*A Albin.*) Mais ne me poursuivez donc pas ainsi de vos regards!

ALBIN (*en soupirant*). — As-tu le cœur de me le défendre?

CLARA. — Ah! c'est dépasser toutes les bornes! (*A Angélique.*) S'il clignotait des yeux seulement une fois, je pourrais faire une belle grimace à l'autre.

Mme DOBROYSKA. — M. Gustave pourrait s'étonner, et à juste titre, que notre solitude de province possède encore des charmes pour qui que ce soit, surtout dans cette saison.

GUSTAVE (*traînant les paroles*). — Mais non, bien au contraire... Je ne m'étonne nullement. La campagne est agréable (*il dissimule un bâillement*) vraiment agréable.

CLARA (*à part à Angélique*). — Vois-tu?

ANGÉLIQUE. — Quoi?

CLARA. — Comme il bâille!

ANGÉLIQUE. — C'est galant!

CLARA. — Ma tante dira : Voilà la vraie politesse... (*en rencontrant le regard de Mme Dobroyska*), de louer quelque chose contre ses propres goûts.

GUSTAVE (*parlant de plus en plus lentement*). — Mais non, la campagne a ses charmes... Je le dis franchement. (*Il bâille en secret*)... au printemps, ce sont des fleurs, des feuilles, des gazons frais... l'été... mais il y a les moissons... l'automne... (*ici un bâillement moins étouffé*) aussi, il y a... il y a... quelque chose; et puis, l'hiver, des soirées oui, des soirées... ce sont des plaisirs dans toutes les saisons... (*Il bâille de nouveau et le sommeil commence à le gagner.*)

Mme DOBROYSKA. — Nous portons les causes de nos plaisirs et de nos ennuis. Si nos heures se traînent au sein de l'inaction, si nous ne savons pas régler notre temps par l'accomplissement successif de nos devoirs; si même, au milieu d'un tourbillon d'affaires et de plaisirs, nous soupirons toujours après de nouvelles situations et de nouvelles connaissances, alors la ville comme la campagne finiront par nous ennuyer. Mais notre espoir ne sera sans doute pas déçu et M. Gustave trouvera bien le moyen de s'amuser parmi nous.

CLARA (*après un moment de silence, à voix très basse*). Ma tante... (*en montrant Gustave endormi*). Il s'amuse déjà.

Mme DOBROYSKA. — Ah! par exemple!

CLARA. — Allons-nous en tous.

ANGÉLIQUE. — Et laissons-le seul.

ALBIN. — La nuit même, je ne dors jamais comme cela.

Mme DOBROYSKA. — C'est en effet trop fort!

CLARA. — Sortons.

Mme DEBROYSKA. — Mais...

ANGÉLIQUE (*s'emparant d'une main de sa mère*). — Je t'en prie maman...

CLARA (*s'emparant de l'autre main de Mme Dobroyska*). Je te présente aussi ma supplique au nom de M. Gustave; le proverbe dit qu'on dort comme on s'est couché; il vient de choisir ce lit; qu'il y repose à son aise... (*A Albin, avec impatience.*) Allons, sortez donc, Monsieur, vite... pst.. Quelle lenteur!

(*Tous sortent. Un moment après survient Radoste, qui jette un triste regard sur Gustave et s'assied sur la chaise que vient de quitter Mme Dobroyska.*)

SCÈNE X

GUSTAVE. — RADOSTE.

RADOSTE (*avec un accent douloureux*). — Gustave, Gustave, cruel Gustave!

GUSTAVE (*croyant reprendre la conversation avec Mme Dobroyska*). — Oui, Madame, je m'amuse à la campagne.

RADOSTE (*éclatant de rire*). — Je me vois forcé de rire au moment où j'allais gronder le plus fort.

GUSTAVE (*étonné, se lève et regarde autour de lui*). — Je viens de faire un petit somme.

RADOSTE (*ironiquement*). — Comment donc! Mais pas du tout!

GUSTAVE (*avec mécontentement*). — J'ai dormi, j'ai dormi, il n'y a pas à dire

RADOSTE (*imitant la voix de Gustave*). — « Ah! mon oncle, tu t'étonneras en voyant comme je vais me corriger aujourd'hui! » Oui, je m'étonne vraiment que tu aies si bien dormi, si heureusement ronflé!

GUSTAVE (*avec humeur*). — J'ai dormi, il est vrai; mais, d'un autre côté, ce n'est pas le bruit du canon, c'est le son des flûtes, c'est la magie des voix féminines qui seules peuvent assoupir un amant.

RADOSTE. — Son des flûtes, voix féminines... tu t'imagines peut-être qu'il y aura quelqu'un pour le croire. Au nom de Dieu, jeune homme, ne sois donc pas ainsi pour moi une source de vraies calamités! En vain je te poursuis de mes prières et de mes raisonnements : dis-moi donc, ton cœur est-il tout à fait glacé? Tu dors près d'une amante comme si elle était déjà ta femme.

GUSTAVE (*repoussant le fauteuil avec humeur*). — Le diable m'a poussé dans ce maudit fauteuil. Je m'y suis trouvé si commodément... Je ne sais plus comment le sommeil s'y est emparé de moi.

RADOSTE. — Et tu veux te marier! C'est une nouvelle manière de faire sa cour! Si tu as envie de dormir, continue!

GUSTAVE. — Mais, mon petit oncle, c'était bien sans le vouloir!

RADOSTE. — Ah! par exemple, tu aurais dû sans doute dire encore, auparavant, bonsoir à toute la compagnie!

GUSTAVE. — Mais, mon cher oncle, ne ridez pas ainsi votre front. Je vais mettre tout de suite un terme à ces malheurs.

RADOSTE (*l'arrêtant*). — Quoi? Où? Comment?

GUSTAVE. — Je veux tout réparer dignement.

RADOSTE. — Gustave, mon petit Gustave, ne me fais donc plus déshonneur. Sois raisonnable huit jours, huit jours seulement!

GUSTAVE. — Je le serai quinze. Quinze!

RADOSTE. — Je t'en conjure pour ton propre bien.

GUSTAVE. — Je mérite ton blâme, ta colère; je sais apprécier, je sens tout ce qu'il y a de paternel dans tes avis. Merci, mille fois merci, cher oncle! (*Il l'embrasse.*)

(*A suivre*)

Arthur GROTTGER

(1837-1867)

Arthur Grottger, un des quatre enfants de Jean-Joseph Grottger, naquit à la campagne, à Ottynowice, le 11 novembre 1837. Son père étudia dans sa jeunesse la peinture sérieusement, mais, entraîné dans la révolution de 1831, il se considéra après celle-ci comme dilettante. Il fut le premier professeur de dessin du petit Arthur. Les narrations relatives aux exploits de révolutionnaires influencèrent l'imagination de l'enfant ; son premier début artistique, à l'âge de neuf ans, est une aquarelle : *La pendaison de l'espion*.

Deux ans après, le jeune Grottger partit à Léopol pour faire ses études générales. Pour le dessin, il s'adressa à Jean Maszkowski, peintre et ami de son père, et à Jules Kossak, l'aîné de Grottger de quinze ans seulement, mais déjà peintre en vogue.

Grottger travaille avec ardeur et part en 1852, grâce à une bourse obtenue pour son tableau, à Cracovie. Un an après, il devient l'élève de l'Académie des beaux-arts à Vienne. De son séjour à Léopol et à Cracovie, on peut compter de nombreux dessins, aquarelles et tableaux, aux sujets variés, mais où le cheval et le cavalier se retrouvent le plus souvent. Ces compositions juvéniles, malgré la naïveté du dessin, ont une force suggestive.

A Vienne, Grottger vécut douze ans, pendant lesquels il visita plusieurs fois sa famille et ses amis. C'est dans cette capitale où son talent s'affermit, que se fit l'évolution et se révélèrent les qualités d'un dessinateur raffiné et d'un artiste psychologue.

Grottger, optimiste et enthousiaste, a partout des amis.

Malgré les difficultés de sa vie, n'ayant pas les moyens de se chauffer, ce qui lui occasionnait des engelures aux mains, il ne perdait pas sa bonne humeur. Cette humeur lui inspire des caricatures d'un intérêt tout particulier. Le plus souvent, il se prend comme modèle, et si ses amis lui servent de thème, l'interprétation du dessin est tellement bienveillante, que le modèle rit avec l'auteur.

Les plus beaux spécimens de ce genre sont les lettres illustrées adressées au comte Pappenheim, protecteur et ami de Grottger.

Le comte Alexandre Pappenheim voyant à la devanture d'un marchand un tableau de Grottger, avec le pressentiment d'un fin connaisseur, l'acheta de suite. Par la suite, il fit la connaissance de l'artiste. Maintes fois, il tira Grottger d'embarras, lui procura des modèles, des commandes, le gronda sur un ton de plaisanterie si celles-ci n'étaient pas exécutées à temps ou si elles étaient complètement oubliées, et s'intéressa à lui, de près comme de loin. Grottger prouva la même sympathie au comte, le peignit et le dessina souvent, fit une aquarelle de sa jument préférée. Le charmant dessin *Le Calendrier* fait pendant un voyage en souvenir de son ami, et les lettres agrémentées par Grottger de caricatures, marquent cette amitié. Celle-ci dura longtemps, mais sans motif, Grottger cessa de répondre aux lettres du comte. Malgré la rupture, Pappenheim ne se désintéressa pas de l'artiste, et lorsqu'il apprit sa mort, il en fut très affligé.

La vie de Vienne développe le talent de Grottger : le théâtre a sur lui une certaine influence, l'artiste en est grand amateur. Il arriva qu'une pochade ou même un tableau furent sacrifiés à un prix dérisoire pour que l'infortuné artiste pût se payer une place aux dernières galeries, où il restait debout durant tout le spectacle, suant de chaleur, mais dans une extase admirative pour la pièce et les acteurs. Deux croquis relatifs à Faust et quelques tableaux sur les scènes et héroïnes de pièces connues révèlent cette passion.

L'artiste travaillait sans repos et dans divers domaines de l'art : l'huile, l'aquarelle, le dessin. Sa santé faible dès l'enfance lui faisait défaut à cause des privations qu'il s'imposait pour pouvoir travailler. En outre, Grottger prenait la mauvaise habitude de fumer, car, comme il le constatait, « un centime de pain aggrave la faim, un cigare d'un centime la diminue ». Malgré ces épreuves, il lutte et avance progressivement vers son but artistique.

De cette époque datent de nombreuses études : aquarelles au sujet héroïque, représentant souvent les Tcherkesses, alors à la mode, le tableau *Garde à vous* (Pobudka), *l'Education d'un noble polonais*, illustrations pour le livre *Anna Oswiecimowna* et d'autres. Il devient collaborateur de plusieurs journaux polonais et allemands, commence à être connu. L'équilibre de ses affaires se rétablit, grâce à quelques commandes de portraits et une récompense de 315 florins pour son tableau *La Rencontre à Swechat*. Le premier soin de Grottger est d'appeler sa famille à Vienne.

De plus en plus se dévoile en Grottger le talent d'un dessinateur de grande envergure.

La fougue miraculeuse avec laquelle il dessina *la Marche en Sibérie* fut pour lui la révélation que le dessin l'approchait de son idéal d'artiste.

Les événements de 1861, qui ont fomenté l'insurrection polonaise, mettent le sceau patriotique sur l'œuvre de Grottger, nature spontanée et sensible.

Le cycle de sept cartons intitulé *Varsovie*, et dédié « aux innocentes victimes de ces événements », est une tragique illustration de l'enterrement de l'évêque Fijalkowski et des représailles qui s'ensuivirent. La population varsovienne enfermée dans les églises pria trente heures ; chassée par la force militaire et brutalisée, elle offre son sang en sacrifice ; les églises profanées sont fermées. Ces scènes se déroulent sur les cartons de Grottger avec une poignante vérité. L'œuvre, malgré la censure malveillante, a un grand succès et devient la propriété du comte Dzieduszycki, ce qui fait la joie de l'artiste, car il voulait que *Varsovie* restât dans une galerie polonaise. Puis, l'originalité artistique de Grottger s'accentue fortement. Il fait *la Deuxième Varsovie*, une variante de la première, et l'envoie à Londres pour témoigner, par ce cri de douleur, devant l'Europe entière, du martyre de sa nation.

Cette œuvre trouve vite un acquéreur.

La mobilisation forcée de janvier 1863 arriva et l'insurrection polonaise éclata. Grottger, malgré sa faible santé, veut s'engager comme son frère, mais cède aux insistances de sa famille. Il participe quand même à la lutte par son œuvre *Polonia*.

Les Préparatifs pour l'Insurrection projetée, *la Bataille*, *l'Attaque d'un Manoir*, *le Sac d'une maison*, c'est toute une série de scènes lugubres dans lesquelles, par son talent et son patriotisme, Grottger lègue à sa nation la tradition des efforts surhumains des insurgés. Sa générosité ne lui permet pas de haïr, et il omet volontairement les silhouettes des ennemis; on n'y voit qu'un reflet de baïonnette.

La sensibilité de Grottger évoque les conséquences de l'insurrection dans diverses scènes de Sibérie. C'est à cette époque qu'il se révéla comme l'initiateur du symbolisme dans l'art polonais par son admirable tableau *Les Parques*.

Grottger travaille fébrilement, il veut rétablir sa situation financière qui, malgré les commandes, n'était pas très brillante. Sa générosité pour les émigrants, ses dessins patriotiques reproduits en quantité dans le journal *Le Progrès*, dont il est rédacteur, et surtout l'apparition de *Varsovie* et de *Polonia*, font sa vie à Vienne intolérable. La nouvelle que son frère est blessé et prisonnier politique, et la débâcle de ses études et tableaux, au moyen desquels il voulait rétablir l'équilibre, l'obligent à quitter Vienne, et pour toujours. Il part à Sniatynka, puis à Léopol, où quelques semaines après, il devient le fiancé de Mlle Vanda Monné.

Dans ces voyages, il travaille partout, mais une seule idée le hante, c'est la Grande Forêt de Lithuanie. Cette idée, développée, transformée plus d'une fois, se réalise en 1866, dans le cycle *Lithuanie*.

Les sacrifices des femmes polonaises pendant l'insurrection, et l'amour pour sa fiancée, prêtent à Grottger une nouvelle formule, l'élément féminin, qui, dans cette composition, joue un rôle considérable ; dans le dernier tableau, *l'Apparition*, la femme n'est plus épouse ni mère malheureuse, mais une héroïne et une martyre. *Lithuanie* est la plus belle légende mystique, hypnotisant par sa force expressive.

Cette année-là, l'artiste vécut sous les auspices de la célébrité, de l'amour et de l'amitié. Un nouveau cycle se prépare en son esprit. Cette nouvelle création tient Grottger longtemps dans une tension, un vertige qui le fascine. Il part pour Paris, malgré les résistances de sa famille, à cause de son état de santé. A Paris, les nouvelles impressions et divers travaux l'occupent, mais cette idée, ce refrain, cette pensée reviennent, et Grottger termine à Paris *La Guerre*, depuis longemps projetée. *La Guerre*, ce n'est plus la Pologne martyrisée, c'est l'humanité entière.

Le concept des vices et des misères humaines passe par une évolution dans les cycles précédents, où il est plutôt national, et éclate dans *La Guerre* comme le symbole du mal et la synthèse du crime.

La pensée de l'artiste génial — l'amour de l'humanité — devient, dans *La Guerre*, l'action et le fait.

La Guerre, exposée à Paris, a un énorme succès. L'empereur François-Joseph l'achète, mais Grottger est déjà très malade. Il est forcé de partir à Pau, et après à Amélie-les-Bains où, le 13 décembre 1867, à l'âge de 30 ans, mourut l'artiste génial qui, par son œuvre, symbolisa *la Vallée des larmes des humains*.

L. ZAWADZINSKA.

M. MALEWSKI, instituteur à SLAWKOWO, p. OSTASZEWO, pow. Torunski, POMORZE, nous écrit pour nous demander s'il pourrait obtenir une place temporaire d'instituteur en Alsace-Lorraine, pendant l'été, pour se perfectionner en français.

Leçons de piano et accompagnement. Mlle DARSKA, 41, rue du Montparnasse (XIV^e^).

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Nous arrivons aux chapitres les plus frais et les plus lyriques de l'œuvre exquise de Maria Konopnicka. Les gnomes et leur roi Brillot sont en quête d'une villégiature d'été. L'historiographe Baliverne et son ami Terre-à-Terre perdent leur route. Le renard Grassot exploite la candeur de Baliverne pour parvenir à égorger les oies de l'orpheline Mariette. Terre-à-Terre, qui est vorace, mais plein de cœur et de sagesse pratique, trouve l'orpheline sanglotante et lui propose d'aller chercher secours près de Tatra, la reine des montagnes. Cependant, dans la voiture du paysan Gratton, le roi Brillot et sa suite font des rêves d'avenir.

— Tu as très bien narré cela, mon fidèle Azurin, dit aimablement le magnanime Roi Brillot, qui avait écouté en silence les bavardages de sa suite et souriait avec bienveillance. Souhaitons de trouver pendant notre voyage la demeure d'un tel propriétaire. Mais si elle était moins gaie et moins tapageuse, je lui en saurais tout de même gré.

Le vieux Roi parlait encore, avec une expression attendrie sur son visage ridé, quand le chariot buta soudain contre une pierre, quitta la route et prit un sentier à travers champs. Le cheval du pauvre Gratton se mit à hennir gaiement comme font les chevaux; d'habitude, quand ils sentent leur écurie. Et, vraiment, le char s'arrêta bientôt. Le paysan s'approcha des voyageurs et dit :

— Descendez, vous, le Roi, et vous autres aussi. Descendez, nous sommes arrivés.

— Où? Quoi? s'écrièrent les gnomes, sortant la tête hors de leur capuchon. Mais il n'y a rien, ici!

— Et pourquoi donc pas ? répondit Gratton. Il y a ma chaumière à moi, bien à moi, c'est assez !

L'aube paraissait au ciel et l'espace surgissait de l'ombre.

Les gnomes regardèrent et virent une cabane de branchages enduits de terre glaise, sous un toit bas, penché et crevassé, fait ici de paille, là de branches. Il y avait une haie qui se tenait à peine; quantité d'herbes se dressaient au-dessous. Un saule se montrait au-dessus de l'herbage, les branches étendues comme des bras. Dans le verger abandonné, un cerisier tout blanc de fleurs. On entendait un chœur de grenouilles et le chant sonore d'un rossignol, qui venait de se réveiller dans les saules et entonnait sa chanson matinale.

— Pardieu! s'écrièrent les gnomes, tu te moques, bonhomme, ou tu as perdu ton chemin!

— Pourquoi l'aurais-je perdu, puisque je le connais? dit Gratton avec indifférence. Voici ma chaumière; là, c'est le ruisseau et le bosquet. Si quelqu'un le désire, qu'il reste et ceux qui veulent partir, qu'il partent, à la grâce de Dieu!

Et il se mit tout de suite à dételer le cheval et à tirer d'un puits bas de l'eau qu'il versa dans une auge, juste comme si ceux qu'il avait amenés n'existaient pas.

— Qu'est-ce que nous allons manger, dans ce désert? se dirent les gnomes.

Et le paysan, en tirant de l'eau :

— Mes enfants peuvent vivre ici, vous le pouvez bien aussi. Quand le Bon Dieu crée un être, ce n'est pas pour le faire mourir.

Alors les autres :

— Mais où allons-nous pouvoir cacher nos trésors, ici?

— Dans une tête de pavot. Il y tient cent fois mille graines et elles ne s'écrasent pas.

Les autres s'écrient :

— Et le Roi? Où allons-nous mettre notre Roi?

— Le soleil est un Roi encore plus grand et il ne méprise pas ma pauvreté. Chaque jour, il dore ma chaumière.

Alors, Pierrot, qui était très gai et prenait du bon côté les mauvaises choses, se mit à sauter autour du chariot en chantant avec entrain :

Sous les pieds un bout de terre,
Sur la tête un peu de ciel,
Pour un petit gnome, frères,
De plus qu'est-il nécessaire?

Les autres le prièrent de rester tranquille : ce n'était pas le moment de plaisanter. La rumeur de mécontentement allait s'enflant toujours.

Soudain, l'étoile du matin brilla dans l'azur du levant d'une lumière merveilleuse, et le monde s'illumina.

Alors, le Roi dit, en levant les yeux vers elle et en étendant les bras :

— Bénissons le petit coin où habitent la pauvreté et le travail, car au-dessus de lui brille l'étoile de Dieu.

Et, au signe de son sceptre, toute sa suite se tut.

∴

La porte basse en bois de tilleul craqua faiblement, et, dans la chaumière du pauvre Gratton, doucement entrèrent les gnomes, avec l'aube nacrée.

Il n'y avait là qu'une pièce, et dans chacun de ses coins se voyait la misère. La plus grande partie en était occupée par un grand poêle, avec une large ruelle par derrière. Un chat brun dormait devant la cheminée, et un amas de branches sèches, liées d'une corde, s'y trouvait aussi.

Un peu plus loin, un baquet plein d'eau ; un pot et quelques casseroles retournées occupaient le banc. Près du banc, une table de sapin, deux escabeaux et quelques pommes de terre dans un panier.

C'était bien amusant de voir les gnomes en train de considérer cette misère et joignant les mains avec désespoir. Comme ils n'osaient se plaindre en présence du Roi, ils se poussaient du coude et se montraient du regard

la cheminée vide, le banc informe ou le malheureux panier, qui paraissait être l'unique garde-manger du pauvre Gratton.

Leurs longs nez s'allongeaient encore plus, leurs moustaches retombaient encore davantage, leurs fronts se ridaient, leurs lèvres se gonflaient de dédain. Un murmure étouffé passait entre leurs dents serrées.

Seul, Pierrot était satisfait et joyeux. Il sautillait par la chambre et furetait, riant sans souci et se frottant les mains :

— Le voilà, le palais ! Les voilà, les appartements des seigneurs ! s'écriait-il. Comment pourrions-nous être mal ici ? Mais vraiment, c'est une habitation royale. Voyez : l'aube entre par le toit ! Voyez, voyez, toutes les roses qu'elle jette dans la maison ! Combien de roses roses et dorées ! Voyez, un nid d'hirondelle sous les poutres ! Le nid se réveille et gazouille dans la lumière. Ecoutez, tout le plafond chante, tout le plafond frémit de plumes d'oisillons. Voyez, voyez, un lilas entre par la vitre cassée ! Quel parfum ! quelle fraîcheur ! Quelles grappes de fleurs mauves ! Et combien de diamants sur l'arbuste ! Un diamant sur chaque feuille, un arc-en-ciel dans chaque diamant ! Ne me dites pas que c'est de la rosée. Non ! Non ! ce n'est pas de la rosée : ce sont des pierres précieuses ! Ecoutez, le rossignol niche dans l'arbrisseau et chante l'hymne du matin !

Dans un coin de la chaumière, sur une poignée de paille, dormaient deux marmots. Leurs têtes s'enfonçaient dans la paille; leurs chemises de grosse toile, ouvertes sur leurs poitrines, laissaient voir leurs corps maigres et bruns. La nuit printanière faisait passer sur eux ses souffles froids ; aussi s'étaient-il rapprochés et ils se tenaient dans les bras l'un de l'autre.

— Mon Dieu, s'écria Pierrot. Voilà les princes héritiers !

Les autres s'approchèrent, regardèrent, et un attendrissement, une douceur, commencèrent à dérider leurs fronts et à déplisser leurs visages. Des chuchotements coururent, d'abord faibles, puis plus élevés.

— Pauvrets !

— Les miséreux !

— Voilà donc leur sort !

— Orphelins !

Mais le Roi Brillot, faisant un signe avec son sceptre au-dessus de la tête des garçonnets endormis, les bénit en disant : •

— Croissez en santé dans la pauvreté de votre chaumière ; croissez à l'ombre des lilas et à l'ombre des tilleuls, sous l'aurore et le gazouillis des hirondelles. Croissez pour avoir la force de soutenir la chaumière et de l'emplir de travail. Croissez en santé !

Et il toucha les têtes blondes de son sceptre d'or.

Gratton entra soudain. Il avait pansé son cheval à l'écurie.

Il entra en se courbant sous la porte basse, et ayant dit au seuil :

— Béni soit le Seigneur !

Il jeta son bonnet sur la table.

Les gnomes l'entourèrent, lui demandant avec curiosité :

— A qui sont ces enfants ?

— A qui peuvent-ils être ? répondit le paysan. Ils sont à Dieu d'abord, et puis à moi. Ils étaient plus nombreux, ces petits, mais Dieu les a repris quand leur mère est morte. Ces deux-là seulement sont restés dans la chaumière,

— Qu'ils gardent la santé, répondit le Roi Brillot.

Et il fit signe à sa suite d'apporter les trésors du chariot et de les déposer sous le poêle.

Les gnomes s'empressèrent et commencèrent à ranger sous le poêle leurs caisses et leurs cassettes, et à les cacher dans les trous de souris. Ils travaillaient avec si peu de bruit que le chat brun allongé devant la cheminée ne se réveilla même pas.

Gratton les regardait d'un œil déjà indifférent, et ce n'est qu'à la lumière du jour qu'il vit quels étaient ces trésors, sur le chariot. C'étaient, à la vérité, de petites caisses de détritus et de cailloux, et rien d'autre. Cette clarté, cet éclat, ces feux et ces couleurs qui l'avaient ébloui dans l'obscurité, ce n'étaient que tiges sèches et roseaux.

Lorsque les gnomes, après avoir tout déballé, eurent disparu dans les trous de souris pour y chercher des passages et des corridors, Gratton cogna la terre battue du manche de son fouet et cria aux enfants :

— Allons, Jacquot ! Albert ! Levez-vous, vauriens, et plus vite que cela ! Ne voyez-vous pas que votre père est rentré ?

Ls garçonnets s'agitèrent dans la paille et se frottèrent les yeux, en murmurant d'une voix endormie :

— Papa ! Qu'est-ce que tu nous a rapporté de la foire ?

— J'ai rapporté un bâton, répondit-il d'une voix rude.

Jacquot s'assit sur la paille et dit :

— Papa ! J'ai vu un Roi !

Et Gratton :

— Tu as vu un Roi ? Quel Roi ?

Et l'enfant :

— Oh ! L'un des trois Rois Mages !

— Alors, tu as rêvé, répliqua Gratton, car il ne voulait pas que les enfants sachent rien des gnomes et qu'ils en parlent aux voisins.

Mais le garçonnet ne se laissait pas démentir.

— Vraiment, si ! s'exclama-t-il. Je n'ai pas rêvé, papa. C'est vrai que j'ai vu un Roi ! Il avait une couronne d'or, un vêtement royal, une barbe qui tombait jusqu'à sa ceinture, et, à la main, un sceptre doré qui brillait comme le soleil. Pour sûr, j'ai vu un Roi, papa. Il jetait de l'or en marchant.

Il se frappait la poitrine, en jurant n'avoir pas rêvé. Mais Gratton, frappant la terre du talon avec colère, le tança vivement :

— Je t'en donnerai des rois, nigaud que tu es ! C'est de bâton que tu rêveras ! Levez-vous vite et allez chercher des branches mortes dans la forêt ; il en faut. C'est compris ?

— C'est compris, répondirent Albert et Jacquot.

Ils sortirent de la paille, se lavèrent au seau, attachèrent leur chemise au moyen d'un cordon, puis s'agenouillèrent et firent leur prière. Ayant embrassé leur père, et mis dans leur poche quelques pommes de terre de la veille, ils se dirigèrent vers la porte.

Gratton détacha la lanière qui lui servait de ceinture, et, la levant, leur demanda :

— Vous voyez ce que j'ai à la main ?

— Pour sûr, qu'on le voit, répondirent timidement les petits garçons.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Dame ! une lanière !...

— Pour quoi faire ?

— Dame !... Pour nous battre !

— Cela fait mal quand on est battu ?

— Oh ! oui, cela fait mal, papa ! Cela fait mal !

Ils se frottaient les yeux et embrassaient les genoux de leur père, en grimaçant, près de pleurer.

Mais Gratton abaissa la main qui tenait la ceinture et dit :

— Rappelez-vous l'un et l'autre ce que je vais vous dire : si l'un de vous souffle mot de ce Roi, je lui donnerai de tels coups de fouet qu'on les entendra même du ciel C'est compris ?

— C'est compris ! Oh ! c'est compris, papa ! sanglotèrent les deux petits garçons, en étreignant plus fort les genoux de leur père. Oh ! nous ne dirons pas un seul mot. Mais ne nous battez pas ! ne nous battez pas, cher petit papa !

— Allons, c'est bon ! dit le paysan, et il jeta la lanière sur le banc. A présent, en route pour le bois !

Les garçonnets, la tête dans les épaules, s'échappèrent sans bruit de la pièce.

Et quand ils eurent passé la haie, Jacquot se retourna vers la chaumière, prudemment, puis il poussa son frère du coude et dit :

— Et moi, j'ai vu le Roi, et je l'ai bien vu !

⁂

Il n'y avait peut-être pas au monde de retraite plus délicieuse que celle que le Roi Brillot choisit pour villégiaturer, après avoir parcouru tous les passages souterrains à l'entour de la chaumière de Gratton. Plein d'une ombre verte et fraîche, et des grandes feuilles de la bardane qui croissait là comme une forêt, ce coin charmant était situé entre le verger du cerisier abandonné et tout en fleurs, et un ruisseau bleu qui serpentait entre les prairies basses.

Auprès du verger était la cabane du pauvre Gratton, et, de l'autre côté, il y avait une petite bande de jachère où s'épanouissaient les digitales jaunes et la chicorée crépue, entre de folles avoines si épaisses, que tout ce champ, laissé depuis longtemps en friche, paraissait de loin argenté et doré.

Sur les talus qui le séparaient d'un bosquet d'aulnes, poussaient des églantiers couverts de délicates fleurs roses. Que de rossignols chantaient là ! Que d'autres leur répondaient dans les aulnes ! Personne n'aurait pu les compter. Les grenouilles, qui se trouvaient là en quantité, essayaient de dominer leur voix par leur propre tapage. Les poules d'eau aidaient les grenouilles, ainsi que les sarcelles qui faisaient leur nid parmi les nénufars et les roseaux, sur le ruisseau azuré. Mais elles n'y parvenaient pas. Chœur de grenouilles et d'oiseaux aquatiques, d'un côté, rossignols de l'autre, il en allait ainsi chaque nuit.

Le voisinage de la chaumière de Gratton ne les gênait pas Si quelqu'un ne l'avait pas sue là, il aurait pu passer sans l'apercevoir, dissimulée comme elle l'était par les branches des saules pleureurs et l'herbe haute, et tellement elle était enfoncée en terre.

La demeure n'était trahie que par le filet de fumée qui s'échappait de cette verdure épaisse pour monter vers le ciel, à midi, quand Gratton faisait cuire des pommes de terre pour lui-même et ses enfants. Le chien n'aboyait pas, car il n'y avait rien à garder.

(A suivre)

Apprenez le polonais !

Apprenez le polonais, vous pourrez parler à trente millions de personnes. Que dis-je ! trente millions! Savoir l'italien, c'est presque savoir l'espagnol ; mais entendre le polonais, c'est entendre du coup le russe, le serbe, toutes les langues slaves.

Apprenez le polonais, car la littérature polonaise est merveilleuse et ses plus grandes beautés seront à celui-là seul qui se donnera la peine d'aller les chercher dans le texte original. Un traducteur de génie peut arriver à rendre en français l'œuvre d'un écrivain qui s'est trouvée conforme à son propre tempérament : ainsi, Baudelaire nous a donné en français le véritable Edgar Poë, mais qui pourra nous rendre les accents de Byron ou de Mickiewicz ? On trahira la pensée de l'auteur ou on la découronnera de son lyrisme. Vous qui éprouvez de la joie à lire Vigny, Lamartine ou Musset, dites-vous que ce n'est pas en eux que le romantisme a trouvé sa plus rayonnante expression, mais bien dans les vers d'un Krazinski, d'un Slowacki, ces poètes qui, à l'exaltation de l'époque, joignaient encore celle d'un patriotisme douloureux.

La langue polonaise ne donnera pas à ses étudiants plus de peine que la langue allemande. Quant à la prononciation, elle est bien autrement facile que celle de l'anglais. Vous vous récriez ? Vous êtes prêts à dire, comme Balzac, que la pauvre langue polonaise, dans la crainte de perdre ses rares voyelles, les protège d'une forteresse de consonnes ? Dites-vous d'abord que la prononciation est singulièrement facilitée par le fait que l'orthographe polonaise est phonétique ; pas une lettre superflue qui puisse vous faire hésiter. Et puis ces amas d's et de z se groupent en lettres composées dont le son est simple.

Voulez-vous prendre votre première leçon de polonais ? Oui, n'est-ce pas, quand ce ne serait que pour nous épargner, au cours de nos articles, une traduction des mots polonais en caractères français qui les rendrait grotesques.

c se prononce ts
e — è

g	se prononce	gue
j	—	ye
	—	gn
ó	—	ou
u	—	ou
w	—	v

Abordons maintenant ces groupes farouches de consonnes :

rz	se prononce	j
sz	—	ch
cz	—	tch

Maintenant, exercez-vous à prononcer ces mots, dont la difficulté, au cours de la guerre, vous semblait insurmontable :

Przemysl Lwów

Ou ces noms d'écrivains qui vous paraissaient si ardus :

Mickiewicz, Wyspianski, Sieroszewski.

Le grand virtuose et patriote polonais deviendra pour vous, comme pour les Polonais, Paderewski, et cessera d'être ce « Paderouski », si bizarrement américanisé.

Il va sans dire que vous avez encore à apprendre, même en ce qui concerne la prononciation. Mais vous êtes déjà venus à bout des principales difficultés : avouez que vous n'y avez pas eu trop de peine.

Exercez-vous, en attendant une autre leçon, sur ce mot, qui désigne une ancienne famille polonaise :

Szczepański.

NOTRE ACTION

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Avant de partir en vacances, lycéennes et lycéens de Paris nous ont adressé de gros paquets de livres pour leurs camarades polonais. Les élèves de Mme CRUSSAIRE, au *lycée Fénelon*, ont réuni 85 volumes de distribution de prix, et 250 ouvrages scolaires. Celles de Mlle RAUCH, au *lycée Racine*, près de 200 ouvrages, parmi lesquels nous avons eu le plaisir de trouver des séries de 5, 7, voire 10 exemplaires de même sorte. *Ces séries sont extrêmement utiles*, car elles permettent aux professeurs polonais de faire un cours suivi de français à leurs élèves d'après le manuel dont chacun d'eux reçoit un exemplaire. Parmi les cadeaux du lycée Racine, il y avait aussi les divers volumes du cours d'histoire Wurmser, les grammaires Larive et Fleury correspondant à tous les degrés de l'enseignement, etc. Ces collections permettront aux professeurs de Pologne de juger de notre système pédagogique. Nous devons encore aux écolières de Racine deux grandes boîtes pleines de timbres.

M. LANGLADE fils, qui a déjà obtenu bien des livres de ses compagnons du *lycée Condorcet*, nous a apporté 13 nouveaux ouvrages scolaires.

M. ROSENTHAL, président du groupe des « Amis de la Pologne » au *lycée Louis-le-Grand*, nous a fait remettre de la part de ses élèves une collection de « Livres Roses », et 45 volumes, parmi lesquels, il faut citer deux ouvrages très joliment illustrés : « La vie privée de Napoléon » (Mémoires de Bourrienne), et le « Boucher », de l'édition Laffitte (reproductions en couleurs des tableaux du célèbre peintre).

M. LANGLADE a bien voulu nous offrir 10 exemplaires de son beau poème : « A travers la haine », et, pour les Universités polonaises, 4 exemplaires de son « Jehan Bodel ».

Nous avons encore reçu, dans le courant du mois :

De Mme IZYCKA, de Josselin, 23 livres de lecture et ouvrages classiques ;

De M. GARSZCZYNSKI, de Cannes, une collection de « l'Illustration » ;

De M. LAPLATTE, un Précis d'histoire moderne, de Heinrich, et la Géographie générale, de Schrader et Gallouédec ;

De Mme FÈVRE, les « Plaideurs » et 11 grammaires et livres de lecture ;

De Mme CHARTIER, le « Carnet de Route d'un officier alpin », et des revues ;

De Mme BAILLY, le premier volume paru des « Œuvres libres » ;

Enfin, une caisse vient d'arriver de Toulouse, expédiée par M. KOZLOWSKI, et contenant 60 volumes offerts par M. LATASIEWICZ, 19 autres offerts par M. CUGUILLIÈRE, et 80 numéros du « Correspondant » (années 1911, 1912, 1913 et 1914), offerts par M. MARTY. Cette caisse est la huitième constituée par M. KOZLOWSKI. La précédente provenait des dons de la *Municipalité de Toulouse*, et en particulier de M. FEUGA, Maire, et de ses adjoints, MM. THOMAS et TRIBILLAC ; de M. LABORDE, proviseur du lycée ; de M. CAMPA, et de M. CUCHAU, de Montauban.

Nos remerciements chaleureux à tous.

⁂

De nouvelles caisses sont en route pour la Pologne, viâ Cherbourg et Dantzig, grâce aux bons offices de la mission militaire française en Pologne. Le général NIESSEL nous a écrit :

« Je suis heureux de vous aider dans votre œuvre de propagande française. Particulièrement bien placé pour en apprécier les heureux résultats, je tiens à vous affirmer que le concours de la mission française vous est tout acquis pour seconder vos efforts. »

Et le capitaine MARCHAND, Commandant français de la base maritime polonaise de Cherbourg, nous prête le concours le plus sérieux et le plus aimable.

Pendant le mois de juin sont partis pour la Pologne :

853 volumes

⁂

Nous n'avons pu satisfaire à toutes les demandes ; certaines étaient trop spéciales. Nos lecteurs nous permettront de leur mettre sous les yeux une liste d'ouvrages que nous n'avons pu encore fournir à nos amis polonais, et qu'eux, peut-être, pourront nous procurer.

L. Bourgeois. — Essai d'une philosophie de la solidarité.
Sortais. — Traité de philosophie.
Farges. — La philosophie de Bergson.
Vaissier. — Psychologie pédagogique.
Ch. Gide. — Le solidarisme.
Bouglé. — Le solidarisme.
M. Fleurant. — La solidarité.

Belliot. — Manuel de sociologie.
Planiol. — Traité élémentaire de droit.
Manuel de droit consulaire.
De Clercq et de Vallat. — Formulaire des chancelleries diplomatiques et consulaires.
Ch. Gide. — Manuel d'économie politique, ou traité équivalent, récent et complet.
Prat. — Théologie de saint Paul.
Christus.
Dorsch. — Institutions théologiques.
Thiers. — Histoire du Consulat et de l'Empire.
Bédier. — Etudes sur le moyen âge.
A. Martinet. — Diagnostic clinique (Masson, 1920).
Balthazard et Cestan. — Précis de pathologie interne. 4 vol. (Masson).
Schafer. — Les glandes à sécrétion interne (G. Doin, 1920).
J. Duclaux. — Les colloïdes (Gauthier-Villars, 1920).
Lebreton. — Etudes sur la langue et la grammaire de Cicéron (Paris, 1901).
Collard. — Les auteurs latins au collège de Louvain (1903).
Lallier et Lantoine. — Leçons de littérature latine.
Croiset. — Leçons de littérature grecque.
Ouvrages pour l'enseignement de la rhétorique.
Augé. — Grammaire française. Cours supérieur, partie du maître.
Petits Dictionnaires Larousse.
Dictionnaire franco-polonais.
Raynès-Montlaur. — Le Rayon.
Psichari. — Le voyage du centurion (en 2 exemplaires).
Proust. — A l'ombre des jeunes filles en fleur.
Lichtenberger. — Le petit roi, et Line.
Margueritte. — Zette, et Poum.

POUR LA CROIX-ROUGE POLONAISE

Le Comité de Lyon des « Amis de la Pologne » a ouvert une souscription en faveur de la Croix-Rouge polonaise.

Une lettre de Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, Vice-Présidente du Comité, nous apprend les premiers résultats de cette généreuse initiative, qui fait tant d'honneur aux Lyonnais.

Dans les écoles de Lyon a été recueillie déjà la somme de 1.131 fr. 20.

Sur ce total, 100 fr. ont été remis par les élèves de l'Ecole Normale d'institutrices, 100 fr. par les élèves d'un cours d'enseignement privé, 63 fr. 30 par les élèves du lycée Ampère et le reste par les écoles primaires élémentaires et par les écoles primaires supérieures.

Nous remercions M. l'Inspecteur d'Académie de Lyon d'avoir autorisé la souscription dans les écoles. Les instituteurs et professeurs lyonnais ont droit à notre reconnaissance émue, en particulier Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, dont la persévérante propagande menée depuis des années produit aujourd'hui de si sensibles résultats.

Il est permis d'espérer que la souscription rencontrera dans tous les milieux lyonnais le succès qu'elle vient de connaître parmi les enfants et les jeunes gens des écoles. Ainsi, Lyon se sera montrée digne de ses traditions : n'est-elle pas une des villes de France qui ont secouru le plus affectueusement la Pologne malheureuse des insurrections ? Il y aurait, du reste, tant à dire que nous nous permettrons de réclamer un article, sur ce sujet, à M. BERTHELET, le distingué publiciste qui assume les fonctions déjà lourdes du Secrétariat général de notre Comité lyonnais.

Mlle CHINTREUIL, Directrice de l'Ecole primaire supérieure de la rue d'Auvergne, avec l'aide d'un professeur Mlle REYNAUD, a organisé une fête suivie d'une tombola, au profit de « nos filleules de la Meuse et *de nos jeunes alliées, les enfants de la Pologne éprouvée* ». Sur les 300 fr. de la recette, 150 fr. ont été versés à la souscription lyonnaise. Plusieurs des lots de la tombola étaient constitués par des cartes postales polonaises et des brochures sur la Pologne offertes par Mme Barrett-Spalikowska.

NOS CONFÉRENCES

Nous continuons, avec l'aide précieuse de la « Ligue française », à exposer en province la question de la Haute-Silésie.

M. Emile HINZELIN a traité ce sujet dans des conférences données dans l'Est, le 1er juin, à *Gray*, le 4 à *Sarralbe*, le 6 à *Saint-Avold*, le 7 à *Sarre-Vieux*.

Les 9, 10, 11, 15 et 16 juin, le général SALLE a démontré, dans le Centre, la nécessité d'enlever à l'Allemagne les arsenaux haut-silésiens, à *Saint-Florentin, Auxerre, Autun, Moret-sur-Loing* et *Nogent-sur-Seine*.

DES CADEAUX DE POLOGNE

La Secrétaire générale a reçu de Cracovie la lettre suivante :

« Madame, nous sommes vraiment touchés de la bienveillance que vous nous témoignez toujours. Nous vous montrerons le mieux notre reconnaissance en travaillant pour les mêmes idées chez nous en Pologne pour lesquelles vous travaillez si assidûment en notre faveur en France.

« Pourtant, pour vous prouver mieux notre gratitude, nous nous permettons de vous adresser plusieurs volumes de Balzac dans la traduction polonaise pour vous donner la preuve que les Polonais s'intéressent beaucoup à la littérature française. Et, pour vous faire mieux connaître la Pologne, nous y joignons plusieurs vues de Krynica (station balnéaire), de Zakopane (un des plus jolis de nos villages situé dans les Tatrys), des motifs décoratifs de Cracovie (frises), et enfin l'Album de notre Académie de commerce.

« Signé : KANNENBERG,
« *directeur de l'Académie de commerce.* »

La lettre était, en effet ,accompagnée d'un colis contenant huit volumes de Balzac, dans la traduction de Boy (le Polonais qui a traduit à peu près tous les chefs-d'œuvre de notre littérature, contribuant ainsi largement à leur diffusion en Pologne) ; un numéro du *Tygodnik Ilustrowany*, consacré à Napoléon ; un album de vues de Cracovie et sept collections de vues de Pologne. Les paysages de montagnes : lacs, glaciers, forêts sont absolument merveilleux.

Les photos de l'Académie de commerce montrent un grand et bel édifice, tout neuf, et conçu par ses architectes à la moderne. Salles claires, bien aérées, laboratoires commodes ; on voudrait en France beaucoup d'établissements analogues.

Ce qui nous a peut-être le plus enchantés, ce sont les frises décoratives. Elles représentent, dans des tonalités joyeuses et un dessin d'allure franche, des paysans et des paysannes en costume national. Un couple de fiancés enrubannés et fleuris s'en vont en carriole avec le violoneux et la contre-basse ; des gentilshommes campagnards, en manteau blanc à parements rouges, causent avec de robustes filles aux pieds nus. Nous nous sommes empressés de tendre ces frises au long des murs de notre bureau : elles y mettent une note très gaie et un air de Pologne bien sympathique.

Monsieur le Directeur de l'Académie de commerce, nous ne savons comment vous remercier. Mais notre plaisir a été si vif, que de l'apprendre vous serez content.

DIVERS

Le *Journal de Pologne* a publié un appel d'un de ses collaborateurs qui, interprétant le vœu des lycéennes de Varsovie, réclamait pour elles des correspondantes françaises.

Le même jour, M. Robert VAUCHIER, qui représente à Paris le *Journal de Pologne*, recevait de nos bureaux une liste d'adresses de 130 élèves du lycée Pénelon qui demandent, de

leur côté, des correspondantes polonaises. Cette liste paraissait peu après dans le *Journal de Pologne*. Une telle coïncidence n'atteste-t-elle pas mieux que tous les discours l'élan affectueux qui porte l'une vers l'autre la jeunesse des deux pays, et rendra inébranlable leur alliance ?

⁂

Notre ami et collaborateur, le pianiste virtuose M. Roger Godier, revient d'Italie où il a été accueilli par le même enthousiaste succès qu'en Espagne.

Les journaux de la péninsule nous apportent l'écho de ses succès. Dans une revue artistique, Mme Castrufo déclare qu'il faut voir en lui un futur maître du clavier ; elle écrit que « l'extrême sensibilité du jeu de M. Roger Godier, sa sonorité si prenante, la profondeur de ses interprétations, jointes à son exécution, souple en même temps que simple, ont fait sensation dans les trois récitals publics et les nombreuses auditions privées qu'il a donnés à Florence ».

A peine de retour, M. Roger Godier a lancé notre pétition pour la Haute-Silésie, à Rouen, et nous a envoyé de la Seine-Inférieure quantité de signatures.

⁂

Nos lecteurs sont avertis qu'un seul numéro du Bulletin paraîtra au mois d'août, et un seul au mois de septembre. Ces numéros de vacances comporteront une partie d'illustrations.

Le précédent numéro a été indiqué par erreur comme le huitième étant, en réalité, le neuvième.

A LIRE

La Genèse de l'Energie Psychique, par J. Danysz, de l'Institut Pasteur, avec une lettre-préface de Jules Payot. — Prix : 12 francs. — J. Baillière et Fils, éditeurs, 19, rue d'Hautefeuille, Paris.

Nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs ce nouvel ouvrage du grand savant polonais de l'Institut Pasteur, le Dr Danysz.

L'auteur cherche à démontrer qu'à partir de l'unité « matière-énergie » la plus petite et la plus simple que nous connaissons actuellement, l'électron ou l'éthéron, la matière et l'énergie ont subi sur notre planète une évolution progressive qui a abouti à la formation de l'homme actuel, à l'unité « matière-énergie », cerveau-pensée, actuellement la plus complexe et la plus puissante.

Il indique les facteurs de cette évolution et cherche à en expliquer le mécanisme en se basant sur l'ensemble de notre savoir, sur les documents qui nous sont fournis par les sciences expérimentales : la physique, la chimie et la biologie.

Dans ses conclusions générales, l'auteur nous fait prévoir une évolution ascendante illimitée de l'énergie psychique et termine par des considérations d'une haute portée philosophique et sociale sur l'organisation et l'avenir de l'humanité.

LE "JOURNAL DE POLOGNE"

Quotidien du soir paraissant en français
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VAUCHER

Le "JOURNAL DE POLOGNE" est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des "*Amis de la Pologne*".

Le "JOURNAL DE POLOGNE" vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens
9, rue Richepanse, PARIS (8e)

Abonnement : *Un an*, **70 fr.** ; *Six mois*, **36 fr.**

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, Rue de POITIERS, PARIS (7e)

Téléphone : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de *l'Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.
Membres du Conseil d'administration : Mlles MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la *Pologne;* TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISET, MAURICE CROISET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHET, membres de l'Institut; ABEL LEFRANC; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes ; ANDRÉ LICHTENBERGER ; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; Dr NICAISE; Dr JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPAULT; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *raviver l'ancienne amitié franco-polonaise;* et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie.*

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

Lyon	*Rennes*	*Beauvais-*	*Le Havre*	*Nantes*
Marseille	*Caen*	*Versailles*	*Chambéry*	*Laval*
Soissons	*Clermont*	*Draguignan*	*Bayonne*	*Rouen*

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand,* aux *Collèges Chaptal,* d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.

Si notre œuvre vous intéresse ;
Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :
ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " *Amis de la Pologne* ".
Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres. L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7e).

Nom .....

Profession .....

Adresse .....

Le *19*

Signature :

Le Gérant : J. LEMONIER.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.